

pas ces sommeils pleins de rêves, et Ulric ne doit plus y retomber. Qu'est-ce que cela signifie ! Il faut vraiment que je gronde un peu. Laissez ces choses-là aux femmes. Mon Dieu ! et si je ne me trompe, je vous ai précisément écrit une épître si plébéienne ! Espérons que la poste a fait son devoir ordinaire en l'égarant. Le lendemain du jour où je vous l'ai adressée, est arrivée votre première lettre, car je n'appelle — "lettre" — que ce qui a plus de deux feuilles. Jusqu'ici je n'avais reçu que des — "billets" — mot inusité dans notre langue sans l'inséparable adjectif. Puis-je donc, en vrai Teuton, vous prier à l'avenir de ne m'envoyer que des lettres ?

Malgré tout, je veux profiter du sursis qui m'est accordé. Je m'y prosterne souvent, et désormais, quand même vous ne me feriez plus la grâce d'un seul mot, je vous y retrouverai ; lorsque, dans mes nuits de tempête, se réveillera en moi ce besoin violent de tendresse maternelle, quand malgré moi, je pousserai des gémissements d'angoisse, je ne serai plus seul, car vous serez près de moi. C'est la tâche d'un ange de lumière comme vous, de venir en aide à un prochain aussi noir.

Vous demandez si je puis me représenter que vous êtes le soleil du vieux château ? J'ai su de tout temps, — même avant de recevoir la violette, — que vous étiez le printemps personnifié, mais, je ne soupçonnais pas que vous aviez tant d'arbres vieillis à rajeunir de votre verdure. Je croyais que vous viviez seule avec votre père. Pourquoi est-ce aujourd'hui seulement que j'entends parler de tantes, de grand'tante, de femme de chambre aveugle, petits chiens et pendules ? Est-ce qu'Ulric me nomme toujours son ami ? Comment l'ami n'a-t-il aucune idée du château ? Je ne sais ni où est la grande entrée, ni par où l'on monte à la chambre de la tourelle ; j'ignorais même le nom de la ville la plus proche, si le Guide Bædeker n'existait pas ! J'ignore quand mon camarade se lève, quand il monte à cheval, se promène, dîne, rit, pleure, console, taquine, gouverne ses sujets ; bref, je ne sais rien. Est-ce juste ? Si je pouvais l'apprendre dans l'almanach de Gotha, à la bonne heure, car il est devenu ma lecture favorite. Mon éditeur n'a pas lieu de se réjouir de cette nouvelle fantaisie. En attendant, il me faut demain partir pour Berlin, sur un ordre ministériel, qui malheureusement n'émane pas de Votre Excellence, Monsieur l'ex-Ministre.

Il s'agit du Musée ; toutes les soi-disantes autorités en la matière doivent être consultées. Cela va peut-être m'obliger à renoncer au voyage de Rome. Votre réponse, aussi vivement désirée que redoutée, viendra donc me rejoindre au milieu des bruits du monde ; pour la première fois, je recommande qu'on fasse suivre mes lettres.

Berlin, hôtel du Parc, 11 avril 1863.

Votre lettre ! Avez-vous livré toutes les miennes au chien ? Vous êtes — pardon ! — bien enfant encore, Mademoiselle Ulric ! Savez-vous ce que ferai des écrits de certaine grande dame ? Je vais les vendre au journal *La Tribune*, et au premier jour, vous les verrez imprimés. Avec l'argent, je vous enverrai une meute complète ; je suis même en marché avec un dompteur ; un

jeune lion vous conviendrait encore mieux, car il faut vraiment de l'héroïsme pour déchirer une lettre, et décharger sa colère sur un pauvre morceau de papier. Je ne me représenterai plus Ulric de Rauchenstein qu'avec tous les attributs de la vaillance. Si je n'étais enchaîné ici, j'aurais tâché d'avoir l'honneur de contempler le héros face à face. Mais un de mes amis a le goût malencontreux des chevaux trop fringants ; ce qui lui vaut à l'heure actuelle un ébranlement du cerveau, et à moi une foulure de la cheville ; pourquoi aussi le vulgaire se mêle-t-il à tort et à travers d'imiter les plaisirs des grands ? Il y a quelque chose de si ridicule à s'être donné une entorse qu'hier j'ai voulu n'en pas tenir compte, mais l'entorse a protesté.

Jour et nuit, tourbillonne sur la place, devant mes fenêtres, une vie bruyante. Parfois cela m'opprime tellement, que je commence à concevoir le sommeil plein de rêves d'Ulric. Quant le bruit et la confusion sont à leur comble, à tel point que je n'entendrais plus ma propre voix, si j'essayais de parler à voix haute, — ce qui ne m'arrive pas, — soudain la porte s'ouvre. C'est Elle, tout en blanc ; une toque blanche, avec une longue plume retombant sur ses cheveux ; un manteau blanc en drap floconneux, comme les dames en portent ici. Je ne vois pas la jupe, le fauteuil placé devant elle m'en empêche, mais je remarque les longs gants d'amazone. Elle ne parle pas ; elle rit, elle rit toujours et finit par dire : — "C'est moi !" — Puis elle se moque de ma chevelure crépue et prétend que j'ai dû scalper un nègre, pour me faire un bonnet. Alors je rouvre les yeux et j'entends de nouveau le tapage de la rue, le roulement des voitures, le flot des passants. Jolie existence, n'est-ce pas ? Avec cela, du travail par dessus les oreilles : la nuit dernière je n'ai pas éteint ma lampe ; elle s'est éteinte d'elle-même devant l'aurore grise. Il s'agit d'un rapport insipide, mais il faut pourtant tout motiver, et le plus ennuyeux, tout écrire ! Malgré cela, il fait plus beau que dans les ruines du cloître, par le brouillard. — "Elle" a chiffonné ma lettre et l'a jetée à son chien ; qui en aurait espéré autant !

L'ami et le serviteur le plus dévoué d'Ulric.

BR. H.

P. S. — Laissez donc une bonne fois ces plaisanteries de petite fille ; conduisons-nous comme deux hommes et ne nous querellons plus. J'ai presque dix ans de plus que vous, mais cela ne fait rien. Vous pouvez tranquillement me confier vos petits secrets : ne cachez-vous rien de féminin dans un coin de votre cervelle ? C'est toujours le cas à votre âge. Moi aussi, j'ai précisément une grande passion ! Ah ! les femmes ! les femmes !

XV

Rauchenstein, 12 avril.

Mon Dieu ! vous vous êtes foulé le pied ! C'est affreux ! Dès ce moment, vous appartenez à la catégorie de mes grands enfants, de ceux que je gâte, du moins jusqu'à ce qu'ils soient guéris.

(A suivre.)